

## 2. **MÉTHODES & ENQUÊTES**

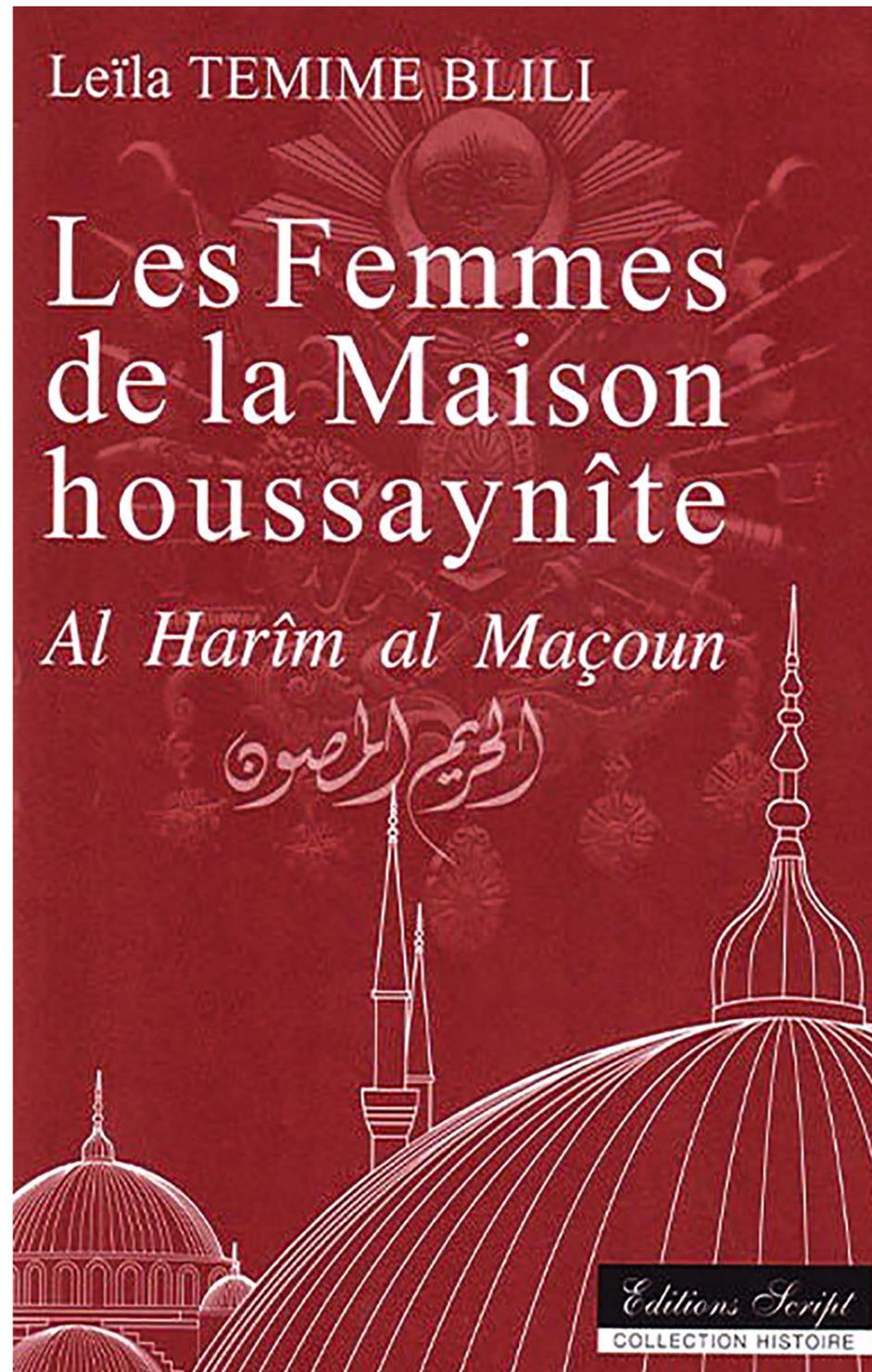
*avec les contributions de*  
**Leila Temime Bili**  
**Anna Denis**  
**Camille Schmoll**  
et **Adrien Thibault**

## Les Femmes de la Maison hussaynîte. Al Harîm al Maçoun de Leila Temime Blili, prix Louis Marin 2023

Le dernier ouvrage de Leila Temime Blili vient de remporter le prix Louis Marin 2023, décerné par l'Académie des Sciences d'Outre-mer. Le 22 novembre 2022, il a fait l'objet d'une présentation à l'IRMC, dont nous proposons ci-dessous le compte-rendu.

Leila Temime Blili's latest book has just won the Prix Louis Marin 2023, awarded by the Académie des Sciences d'Outre-mer. The book was presented at the IRMC on 22 November 2022, and a report of the presentation is given below.

حاز أحدث أعمال ليلى تميم بليلي على جائزة لوي مارين لعام 2023، التي تمنحها أكاديمية علوم ما وراء البحار في 22 نوفمبر 2022، كان هذا موضوع عرض تقديمي بمعهد البحوث المغاربية المعاصرة، ونقدم تقريره أدناه.



Leila Temime Blili est professeure émérite d'histoire moderne et contemporaine à l'Université de La Manouba, spécialiste d'histoire sociale et d'histoire de la famille, et autrice de plusieurs articles sur la Tunisie à l'époque ottomane. Elle publie à partir de 2012 trois volumes d'une trilogie parue aux éditions Script, qui revisite la période moderne de la Tunisie, de 1556 jusqu'à 1922 : *Sous le toit de l'Empire : la Régence de Tunis 1535-1666* (2012) ; *Sous le toit de l'Empire : Deys et Beys de Tunis, du pouvoir militaire à la Monarchie 1666-1922* (2017) ; enfin, *Les Femmes de la Maison hussaynîte. Al Harîm al Maçoun* (2022). Ce dernier volume étudie les liens matrimoniaux, centraux pour comprendre les questions d'alliances politiques à cette époque.

### En finir avec la perception « convulsive » de la période turco-ottomane en Tunisie

En introduction, l'autrice part de deux positionnements historiques que l'entreprise de son ouvrage cherche à dépasser. Il s'agit en premier lieu de la perception « convulsive » de la période ottomane de la Tunisie, traditionnellement scindée entre une première période du règne du Pacha, une deuxième phase deylicale, puis une soixantaine d'années marquées par le règne des monarchies mouradîte puis hussaynîte. Ce découpage artificiel, qui trompe l'observateur contemporain, est ici gommé au profit de la recherche d'une continuité incarnée par la femme. Cet angle historique novateur fait émerger l'importance du *harem* comme lieu de construction du pouvoir et de jeux d'alliance.

« Ainsi, aux ruptures apparentes entre les périodes deylicale, mouradîte et hussaynîte, on peut opposer une continuité à travers les femmes qui donne cohérence et unité à la période turco-ottomane, là où l'histoire n'a vu que successions chaotiques et convulsives » (p. 269).

La deuxième impasse historique est fondée sur le préjugé tenace d'une autonomie de la Tunisie vis-à-vis de l'Empire ottoman, préjugé qui contribue à façonner le récit national en construction lors des dernières années du protectorat français. L'ouvrage invite à questionner cette conception en rappelant que la Régence était très attachée à l'Empire par des liens symboliques et, surtout, par des liens de légitimité du pouvoir. L'autrice rappelle que les beys de Tunis ne pouvaient être assurés de leur pouvoir qu'après avoir reçu le *firman* d'investiture. Il y a donc à nouveau recherche d'une cohérence « entre l'identité turco-ottomane déclarée comme discours de légitimité, et l'enracinement local » (p. 14). Les femmes émergent ainsi comme actrices politiques à part entière, car l'enracinement local passe par elles, comme « source de maîtrise du territoire et d'équilibre social ».

### Une histoire du harem

Dans une démarche claire de mise à distance des préconçus, Leila Temime Blili propose une histoire du *harem* en tant qu'institution autour de laquelle se nouent et se dénouent les alliances politiques. Le *harem* tient en cela une place centrale dans la construction du pouvoir.

« À travers leurs statuts de mères, d'épouses, de concubines-légales, de filles et de brus, les femmes sont la clé de voute de cette construction identitaire » (p. 14).

Leila Temime Blili rappelle trois rôles essentiels du *harem* : « satisfaire les désirs, procréer et donner de la légitimité au pouvoir » (p. 270). Ridha Boukraâ<sup>1</sup> parle quant à lui de véritable « pouvoir harémique », qui remplit des fonctions de célébration, de propagande, d'éducation et de conservation de la mémoire. Il souligne l'intérêt de la démarche méthodologique de l'ouvrage, qui s'appuie sur les archives (textes de chroniqueurs, archives tunisiennes et étrangères) pour retracer l'histoire d'une institution qui n'a paradoxalement jamais été institutionnalisée, à travers des figures historiques méconnues dont l'ouvrage fait émerger le destin et la personnalité. Il évoque également la syntaxe cinématographique à l'œuvre dans l'écriture, où se succèdent plans panoramiques, plans moyens et gros plans, et les zooms sur les personnes ou les objets – tels les bijoux dont les listes sont consignées dans les archives, et qui jouent comme témoins des ascensions et des chutes. Bien qu'inscrit dans une démarche historique en diachronie, l'ouvrage opère également en synchronie et propose des « arrêts sur image » précieux sur des figures féminines que l'on pourrait *a posteriori* qualifier d'iconoclastes. L'exemple de l'odalisque Jnayna Bayya, qui appartient au *harem* « cosmopolite » (p. 201) de M'hamed Bey, est particulièrement représentatif de ces figures qui vont « bousculer » les coutumes locales. C'est aussi le cas de Kmar Bayya, qui sera la première à sortir du *harem* pour bâtir sa villa, et à ainsi jouer un rôle politique prénational à part entière.

1. Ridha Boukraâ est professeur de sociologie à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Tunis, directeur et doyen du département de sociologie, et doyen de l'Université Mahmoud El Materi.

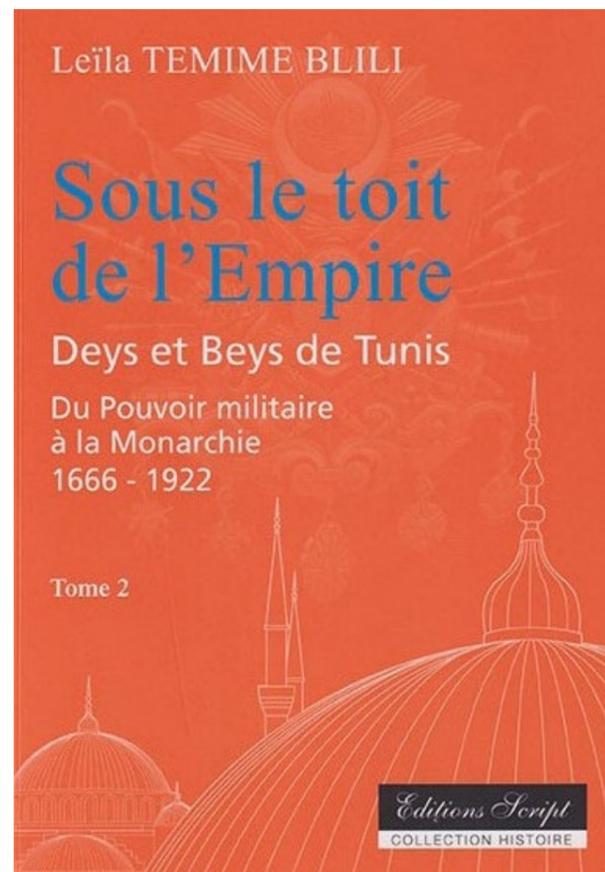
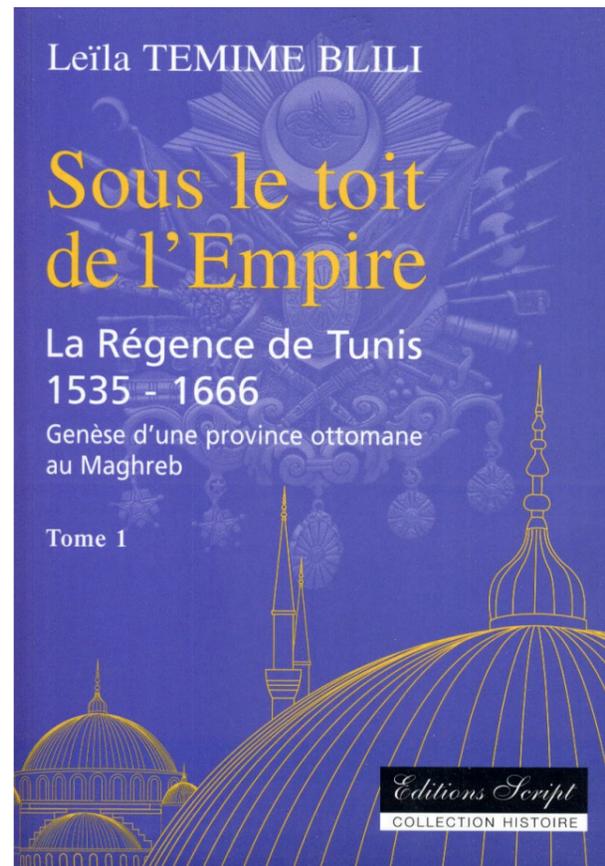
## « Qui est sa mère, qui est son épouse ? » Relire l'histoire de la Tunisie à travers celle de ses femmes

L'autrice rappelle le discours qui qualifie traditionnellement le pouvoir turc : celui-ci est perçu comme postiche, imposé d'en haut et sans lien avec la société locale. Dès lors, épouser une femme locale est rapidement perçu par la puissance ottomane comme une manœuvre politique indispensable pour asseoir sa domination sur la Régence. Il en est tout autrement d'Alger : les Turcs, qui n'épousaient pas les femmes autochtones, y sont restés une caste militaire coupée de la société locale – les enfants de soldats nés de ces unions y étaient alors considérés comme exclus de l'armée, contrairement à Tunis où ils étaient inscrits sur le registre militaire. Ainsi, ces deux configurations distinctes démontrent que Tunis est le théâtre singulier d'un « métissage » clair, par les alliances matrimoniales, entre les Turcs et les locaux tunisiens, remontant à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Pour illustrer la spécificité du cas tunisien, l'autrice rappelle la destinée de Othman Dey, fondateur de la Tunisie ottomane, qui met en place les mécanismes de maîtrise de la province impériale : pour ce faire, entre autres, il épouse tour à tour une femme tribale, une Andalouse, et même une fille de saint (Sidi Ben Arous), dans un contexte où la polygamie favorise la multiplication des alliances. Ne pouvant transmettre le deylicat à ses fils – l'armée n'autorisait pas la transmission par l'hérédité, c'est à ses gendres, les époux de ses filles, qu'il confiera ses pouvoirs. La transmission par les gendres est un point central de l'ouvrage, car elle témoigne des enjeux stratégiques qui président aux choix des alliances matrimoniales pour conserver ou transmettre des prérogatives.

Replacer les puissants dans un réseau de femmes n'est pas une entreprise aisée. Elle s'apparente à un véritable « *puzzle* », car on sait peu de choses de l'entourage féminin des hommes de pouvoir. Ridha Boukraâ souligne la rareté des études historiques sur la question, et la place trop réduite du système de parenté et d'alliance matrimoniale dans les recherches sur cette période. Leila Temime Blili rappelle que jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les hommes épousaient essentiellement des femmes de tribus (pour avoir une assise sociale dans le pays), des captives de courses (*kassala*), ou encore des étrangères (andalouses notamment). La guerre civile qui frappe la Régence en 1756 change la donne<sup>2</sup> : les beys passent quinze ans en exil à Alger, où ils découvrent un monde très différent, et des pratiques matrimoniales jusqu'alors étrangères.

*« Les fils de Houssayn bin 'Ali découvrent ainsi à Alger un monde inconnu, celui des odalisques venues des lointaines provinces de l'Empire. Privés de leurs épouses restées dans le pays, et probablement sur instigation des autorités d'Alger, cherchant à les couper de leur milieu, ils adoptent volontiers cette mode. [...] Ainsi, à partir de 1756, tous les beys, qu'ils soient amenés à régner ou non, prennent des femmes venues des provinces de l'Empire, destinées à devenir des concubines-légales (jawâri) ou des favorites (jwâr), plus rarement des épouses » (p. 58-61).*

De fait, on voit que les circulations géographiques reçoivent les choix matrimoniaux. À ce propos, Leila Temime Blili insiste sur la démarche de l'ouvrage consistant à élargir le regard pour s'intéresser au contexte impérial dans son ensemble, et toujours en synchronie : que se passait-il à la même époque à Alger, à Tripoli ou au Caire ? Il importe, pour saisir les enjeux de pouvoir de cette période mais aussi les



changements et évolutions sociétales qui la caractérisent, d'embrasser une plus grande aire géographique, de ne pas s'arrêter aux relations entre Tunis et Istanbul et de prêter attention aux villes arabes voisines, aux pays nord-méditerranéens et à leurs relations avec l'Empire. Les femmes et leur place au sein des alliances et jeux de pouvoir forment ainsi une grille de lecture novatrice pour saisir les discontinuités dans cette période historique.

### Les femmes révélatrices de lignes de démarcation entre Régence et Empire

Qu'en est-il des filles du bey ? L'autrice rappelle la règle : les monarques de la Régence ne donnent jamais leurs filles en mariage à des autochtones, les réservant aux *mamlouks*. Ces esclaves dépourvus de généalogie n'ont pas de lignage patrilinéaire et reçoivent un patrimoine lié à leur fonction. Choisis comme gendres par les beys, ils se placent ainsi sous l'autorité officielle du monarque et, dans le même temps, sous l'autorité informelle des princesses. Par l'intermédiaire des mariages, le bey s'assure de dominer la classe dirigeante. Pour autant, l'autrice souligne le cas d'un bey qui tente de transgresser la coutume en donnant deux princesses à des autochtones, dans une recherche d'identité et d'équilibre entre la Régence et l'Empire qui s'inscrit dans « des considérations plus générales sur les rapports de Tunis avec l'Empire et sur l'ordre imposé par les Ottomans entre Turcs militaires dominants et Arabes-autochtones dominés » (p. 185). Si ces mariages n'aboutissent pas (les princesses préféreront une alliance avec des *mamlouks* isolés et dégagés de toute contrainte familiale), ils attestent des questionnements et remises en question des coutumes et pratiques matrimoniales, notamment au sein des familles régnantes, qui n'ignorent pas leur portée symbolique et politique.

La question des femmes et des alliances matrimoniales fait ainsi émerger les stratégies autant que les discontinuités géographiques, sociales, politiques et identitaires. L'autrice rappelle certains traits de la société tunisienne de la fin du protectorat, très peu polygame et encore moins encline à donner ses femmes aux *mamlouks*, pratique pourtant en vigueur sous la domination ottomane.

*« Les unions entre femmes libres et mamlouks-esclaves ne sont pas normatives du point de vue des représentations sociales qui interdisent à une femme d'épouser un homme inférieur à sa condition » (p. 272).*

À travers le traitement des femmes se dessine une tension identitaire dans la définition des spécificités locales par rapport à l'entité ottomane, jugée éloignée tant sur le plan géographique que culturel, où les esclaves dominent, et où les gendres sont des esclaves sans famille ni lignée traçable dans le temps. De même, la société locale porte sur le *harem* un regard très critique et y voit un haut lieu de désordre. Le curseur oscille entre la volonté de se démarquer culturellement de la puissance dominante et la nécessité de lui faire allégeance. La recherche de cet équilibre, loin d'être aisée, passe notamment par les femmes et les choix d'alliances matrimoniales. C'est ce que retrace l'ouvrage, dont le fil conducteur est de comprendre autant les continuités entre la société locale et la classe politique turco-ottomane que ce qui les distingue. En 1924, la monarchie beylicale se requalifie, les beys affichent des positions ouvertement nationalistes, et la disparition de l'Empire ottoman ne suscite pas un grand émoi au sein de la société de la Régence, justement du fait de cette différence culturelle entre les valeurs de la société locale et celles véhiculées par l'Empire.

Compte-rendu par Selma Hentati

2. Ce conflit oppose la Régence d'Alger à celle de Tunis pendant une année (1755-1756), et donne lieu à la restauration de la dynastie hussaynite par la proclamation de Mohamed Rachid bey de Tunis.

# Étudier la presse féminine au tournant des indépendances : les revues *Faïza* et *AWA*

Anna Denis

Cette contribution s'intéresse à la presse féminine tunisienne et sénégalaise à travers deux cas : les revues *Faïza* et *AWA*. Elle aborde la question des canaux que mobilisent les femmes pour faire entendre leur voix et revendiquer leur émancipation en contexte de décolonisation.

This paper looks at the Tunisian and Senegalese women's press through two case studies: the magazines *Faïza* and *AWA*. It looks at the channels used by women to make their voices heard and claim emancipation in the context of decolonisation.

ترتكز هذه المساهمة على الصحافة النسائية التونسية والسنغالية من خلال مجلتيين : فايزة وأوا. وتتناول مسألة القنوات التي تحشدتها النساء لإسماع أصواتهن والمطالبة بتحررهن في سياق إنهاء الاستعمار.

## Introduction

« La revue et la marge entretiennent des rapports très étroits. Les revues sont en marge parce qu'elles ne sont pas forcément beaucoup lues, en marge aussi parce qu'on n'y consacre jamais tout le temps de la vie. Elles accompagnent d'autres activités, d'écriture, de pensée, de militantisme. Elles le sont surtout parce qu'elles naissent toujours du désir de changer quelque chose dans le temps. La revue accompagne les révolutions, poétiques, politiques »<sup>1</sup>.

Faire presse est une décision politique motivée par une volonté de représentation d'un mouvement, de tendances et d'individus dans l'espace public. Au XX<sup>e</sup> siècle, quand on est une femme, créer un titre de presse adressé à ses consœurs revient à éditer une représentation de son genre au prisme de sa propre perception. Que signifie être une femme au lendemain de la décolonisation française en Afrique ? Voilà tout l'enjeu de cette réflexion.

Pour mener cette étude, nous avons consacré deux années de recherche à la comparaison entre deux revues féminines africaines francophones, *Faïza* et *AWA*, respectivement produites au lendemain de l'indépendance en Tunisie et au Sénégal. À la suite de la décolonisation française, les jeunes États

indépendants (en 1956 pour la Tunisie, en 1960 pour le Sénégal) entrent dans le concert des nations en tant que pays en développement. Dans ce contexte, la notion de féminin est un élément-clé qui se décline sous plusieurs formes. Le féminin se rapporte tout d'abord au genre, une construction sociale qui varie selon les aires de compréhension du terme. Ici, les deux revues sont féminines par leur spécialisation, par leur direction, par la majorité de leur équipe de rédaction, ainsi que par le lectorat auquel elles s'adressent. Il s'agit de revues faites par des femmes, sur les femmes, pour les femmes.

*AWA* est une revue féminine sénégalaise produite par des anciennes élèves de l'École normale de jeunes filles de Rufisque. Elles font partie des rares jeunes filles colonisées à avoir eu accès à l'instruction coloniale, au sein d'une des principales écoles supérieures ouvertes aux filles en Afrique occidentale française (AOF). Au moment de l'indépendance, des jeunes femmes surnommées les « demoiselles frigidaire »<sup>2</sup> concrétisent le projet en gestation depuis la fin des années 1950. Cette revue s'adresse particulièrement aux femmes noires, et voit le jour en 1964. Après une série d'embûches, elle interrompt finalement sa publication en 1973. *Faïza*, quant à elle, naît peu de temps après l'indépendance de la Tunisie, en 1959. Tout

d'abord fruit d'un groupe de femmes rassemblées autour de l'artiste Safia Farhat<sup>3</sup>, la revue prend une forme plus aboutie à partir de l'intégration au comité de rédaction de Dorra Bouzid<sup>4</sup>, première femme journaliste tunisienne. Ces deux revues racontent leur version du féminin par les mots ainsi que par les images, photographies ou dessins produits par des artistes locaux, comme Zubeir Turki, peintre tunisois qui collabore étroitement avec *Faïza*. Quels sont les enjeux de l'émergence de titres féminins produits par des femmes dans ces deux espaces, le Maghreb et l'Afrique de l'Ouest ?

À plusieurs reprises, l'Institut de recherche sur le Maghreb contemporain (IRMC) a rassemblé des chercheur-es du Maghreb et d'Afrique de l'Ouest par le biais des écoles doctorales itinérantes<sup>5</sup>. Mais les études historiques qui proposent de mettre en perspective ces régions sont encore peu nombreuses. Elles présentent pourtant un grand intérêt, notamment en histoire contemporaine, du fait du passé colonial des deux régions qui, bien que différent, peut faire l'objet de comparaisons pertinentes. C'est le cas des moments de prise d'indépendance.

Étudier la presse féminine revient à questionner son rôle, dont on peut considérer qu'il va bien au-delà de celui de simple objet de divertissement à destination des femmes instruites. Il permet également d'appréhender l'intérêt que les femmes portent alors à l'information, et tout particulièrement à l'actualité dans les premières années de l'indépendance politique. Ces recherches

Première de couverture du n° 1 de la revue *AWA*, fondée en 1964. © AWA



proposent d'interroger l'histoire du panafricanisme et du panarabisme par le prisme du genre, dans un média défini précisément par ce dernier. Comment les femmes se pensent-elles et décident-elles de se représenter tout en s'inscrivant dans des dynamiques politiques et culturelles dépassant les frontières nationales ? En effet, ces revues ne ciblent pas seulement un lectorat africain, elles s'adressent également à un lectorat international, celui des diasporas africaines ou d'autres plus larges encore.

Bien que mobilisée dès les années 1980, l'histoire de la presse féminine est une thématique qui n'a pas fini d'être explorée. Si la presse féminine ouest-africaine a récemment fait l'objet de plusieurs travaux scientifiques<sup>6</sup>,

1. SAMOYAUULT Tiphaine, 2020, « Un art du temps », *La Revue des revues*, n° 64, p. 4-9.

2. Il s'agit d'un de leurs surnoms, qui renvoie à leur instruction coloniale qui les engage à promouvoir l'hygiène et la modernité que symbolise le réfrigérateur. Elles sont perçues comme superficielles, froides, occidentalisées. Voir à ce sujet BARTHÉLÉMY Pascale, 2010, *Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

3. Safia Farhat (1924-2004) est une artiste peintre tunisoise. Elle est la première femme diplômée de l'École des Beaux-arts de Tunis. Elle est la femme de Abdallah Farhat, un haut fonctionnaire du régime de Habib Bourguiba.

4. Dorra Bouzid (1933-2023), qui a fait des études de pharmacie, avait déjà une expérience de journaliste pour avoir travaillé pour *L'Action*, ancêtre de *Jeune Afrique*. Elle a contribué à plus d'une vingtaine de périodiques tunisiens. Elle est par ailleurs la fille adoptive de Mahmoud Messaâdi, homme d'État tunisien qui participe aux luttes pour l'indépendance en adhérant au Néo-Destour (1934) et à l'Union générale tunisienne du Travail (UGTT) en 1948.

5. Jusqu'à présent, 5 éditions de l'école doctorale itinérante (EDI) ont eu lieu : en 2016 à Bamako (Mali), en 2017 à Saint-Louis (Sénégal), en 2018 à Cotonou (Bénin), en 2019 à Sousse (Tunisie), et en 2022 à Bouaké (Côte d'Ivoire). Les EDI s'adressent aux doctorant-es en sciences humaines et sociales du Maghreb et d'Afrique subsaharienne, et ont pour objectif de stimuler la coopération scientifique entre l'Afrique de l'Ouest, du Nord, et l'Europe.

6. *AWA* a fait l'objet d'un projet de patrimonialisation en 2017, encadré par les Universités Paul Valéry III de Montpellier, Bristol et Dakar, ainsi que par l'Institut fondamental d'Afrique noire – Cheikh Anta Diop (IFAN-CAD). C'est suite à cette entreprise que la revue est numérisée et mise en ligne en libre accès sur le site [awamagazine.org](http://awamagazine.org). Une exposition lui a été dédiée au Musée de la femme Henriette Bathily, à Dakar.

une comparaison avec la presse féminine maghrébine reste à faire. De fait, l'analyse croisée des revues sénégalaise *AWA* et tunisienne *Faïza* met en lumière les problématiques liées à la condition féminine au lendemain des indépendances, en l'observant à travers le prisme de la (re)définition identitaire, de la construction nationale, et de l'insertion dans un espace médiatique mondialisé et polarisé. De même, l'analyse de ces revues, que l'on peut qualifier de pionnières, fait émerger une définition de la féminité qui est plurielle. Les revues viennent ainsi se conjuguer aux discours émancipateurs de la période des indépendances, reprenant tantôt le modèle de l'Égypte<sup>7</sup>, tantôt celui de la négritude<sup>8</sup>. Dans le cas de *AWA*, les femmes instruites font partie du public cible car il s'agit de les intégrer au mouvement de construction nationale, une fois l'hypothèque de l'occupation coloniale française levée. Par la représentation des femmes dans les pages de *Faïza* et *AWA* et de leur engagement dans l'espace public, l'idée est d'encourager le lectorat féminin à s'investir dans des sociétés en pleine mutation.

Ces revues s'impliquent également dans l'émancipation des femmes en termes de perspectives d'avenir. Une grande importance y est accordée à l'instruction : ces revues se considèrent à la fois comme engagées dans une action militante et investies d'un rôle de guide. Elles s'adressent tout particulièrement aux jeunes générations, notamment lorsqu'elles relaient les actualités relatives à l'éducation et aux programmes d'alphabétisation, et font découvrir différentes filières de formation. Cet espoir que l'on peut sentir dans *Faïza* et *AWA* se comprend en partie dans leur intérêt pour les jeunes filles, qui sont aussi lectrices. Les deux périodiques ont en effet la volonté de les

7. Dans l'espace arabe, l'Égypte est un pays précurseur en matière d'émancipation de la femme. La Tunisie s'est appuyée sur son modèle, et lui a aussi emboîté le pas dans la presse féminine.

8. Selon le Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL), le terme désigne « l'ensemble des valeurs propres aux cultures et civilisations des peuples de race noire ». Le terme renvoie en premier lieu au mouvement littéraire créé durant l'entre-deux-guerres à Paris, notamment par Aimé Césaire ou encore Léopold Sédar Senghor. La définition de la notion s'élargit avec l'engagement de ses *leaders* dans d'autres domaines, par exemple la politique.



Première de couverture du n° 48 (1965) de la revue *Faïza*, fondée en 1959. © *Faïza*

émanciper des générations précédentes marquées par la domination du fait du contexte colonial. Des études aux débouchés professionnels, les femmes ont désormais la possibilité de faire de véritables choix.

Toutefois, cette émancipation est à relativiser, car elle doit se conjuguer avec la cellule familiale. En effet, la liberté de s'épanouir en dehors du foyer doit toujours pouvoir se combiner aux rôles d'épouse et de mère, équilibre difficile à trouver. La presse féminine peut alors jouer un autre rôle : celui de conseillère. Grâce au support et au lien sororal entretenu avec leur public, les revues développent avec leurs lectrices des liens intimes. Le choix des prénoms féminins dans le titre peut aussi être lu comme un procédé de personnification qui permet de créer une sphère de confiance et de confiance. Le courrier du lectorat en témoigne également. Les revues semblent proposer l'écoute attentive d'une bonne amie et conseillent leur lectorat, dans le but de l'encourager à correspondre au(x) modèle(s) mis en avant, par exemple celui d'une bonne citoyenne, certes libérée et dévouée à sa nation, mais également à sa famille.

Enfin, la dernière partie de notre étude se consacre davantage au positionnement des femmes au sein de mouvements plus larges, en premier lieu celui de la libération de l'expression féminine par l'édition d'une revue, mais aussi par le recours à l'écrit ; autrement dit, la présence des femmes sur la scène publique. Cette expression, qui en est encore à ses balbutiements, permet aux femmes de raconter leur propre histoire et d'analyser la façon dont elles se représentent dans les sociétés africaines postcoloniales. Elle peut aussi être mise au service de la représentation de ces citoyennes à l'international. Les deux revues s'exportent sur plusieurs continents pour devenir volontairement une vitrine pour la Tunisie comme pour le Sénégal, en plus d'en être une pour les femmes et les mouvements féminins africains postcoloniaux. Ainsi, et particulièrement grâce aux illustrations qui y figurent, elles contribuent à la promotion du tourisme aussi bien local qu'international. La promotion de la femme se fait par la diffusion de

différents supports, notamment artistiques, qui sont également révélateurs des stratégies politiques de *softpower* employées par le Sénégal et la Tunisie.

Durant nos deux années de recherche, la question suivante a émergé et nourri les discussions : *AWA* et *Faïza*, revues féminines sous de multiples aspects et qui encouragent l'émancipation des femmes, sont-elles aussi féministes ? Cette question, tout comme le sujet dans son intégralité, nous ramène à notre conditionnement culturel : comment définir cette notion ? N'est-elle pas conditionnée par la définition occidentale qui prend justement forme au XX<sup>e</sup> siècle ? Le positionnement du-de la chercheur-e est un trait que l'on s'efforce de questionner par l'observation critique des sources et des ressources. Cette sorte d'auto-analyse permet d'aller plus loin, et de mieux cerner l'enjeu politique de la définition de concepts tels que celui de « féminisme », et l'évolution d'une nouvelle définition spécifique aux sociétés postcoloniales.

Outre l'étude des revues *Faïza* et *AWA* en elles-mêmes, nous avons mené des entretiens avec plusieurs actrices de ces revues et du monde culturel tunisois et dakarois, qui viennent mettre en lumière le parcours des femmes urbaines et de condition sociale privilégiée au lendemain des indépendances. Les revues se positionnent comme des guides pratiques à destination des femmes, et plus spécifiquement des citoyennes, qui bénéficient de plus de droits et de devoirs que sous la période coloniale. La presse par et pour les femmes ne se développe pas seulement au sein des territoires nationaux, elle vise à s'exporter afin de représenter les femmes noires et maghrébines, et leur permettre de s'identifier à des profils qui leur correspondent davantage que ceux mis en avant par la presse occidentale. À travers la presse féminine, nous cherchons à observer les conditions de production qui s'en dégagent, et les conséquences (in)directes de la colonisation dans le développement d'un espace médiatique féminin africain. Le Sénégal et la Tunisie, qui ont tous deux des approches différentes de l'incitation à l'implication des femmes dans la construction nationale, promeuvent certes des modèles féminins

locaux, mais ceux-ci sont généralement établis selon les référentiels occidentaux. L'amélioration des conditions de vie des femmes et leur émancipation visent à favoriser le développement des pays tout en affirmant une autre définition du concept de « modernité », alors africain ou arabe. Ainsi récupérée, cette notion permet aux sociétés, ici sénégalaise et tunisienne, d'associer leur image à une définition de la modernité qui n'est plus exclusivement occidentale.

Les sources annexes ainsi que les différences et similitudes des deux terrains de recherche ont permis de porter un regard nouveau sur le périodique sénégalais, qui a déjà fait l'objet de plusieurs études. De même, notre approche a apporté de la lumière sur le titre féminin tunisien, au sujet duquel les derniers travaux étaient relativement rares et datés. Cette recherche s'ancre dans l'histoire culturelle, mais aussi dans celle des médias : elle propose une approche postcoloniale de l'analyse de l'émergence de supports d'expression féminins africains qui, jusque-là, laissait de côté le lectorat auquel *Faïza* et *AWA* s'adressent.

Mosaïque des premières de couvertures de *AWA* (de gauche à droite : n° 1, 11, 6, 14, 3 et 8) et de *Faïza* (de gauche à droite : n° 57, 27, 6, 54, 48 et 24).  
© Anna Denis (montage)



## Bibliographie

BARTHÉLÉMY Pascale, 2010, *Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

BESSIS Sophie, 1992, *Femmes du Maghreb : l'enjeu*, Paris, J. C. Lattès.

BOP Codou, 1978, *La Presse féminine au Sénégal*, Dakar.

BONVOISIN Samra-Martine, MAIGNIEN Michèle, 1996, *La Presse féminine*, Paris, Presses universitaires de France (2<sup>e</sup> éd. mise à jour).

BOUVIER Pierre, 2018, *La longue marche des tirailleurs sénégalais. De la Grande Guerre aux indépendances*, Paris, Belin.

LOCOH Thérèse (dir.), 2008, *Genre et sociétés en Afrique. Implications pour le développement*, Aubervilliers, Institut national d'études démographiques (INED).

DU COURNAU Claire, 2019, *Presse et littérature africaines : des relations multiformes aux chantiers de recherche*, Metz, Association pour l'étude des littératures africaines (APELA).

DU COURNAU Claire (dir.), 2019, « *AWA : la revue de la femme noire, entre presse et littérature* », *Études Littéraires Africaines*, vol. 47, juin.

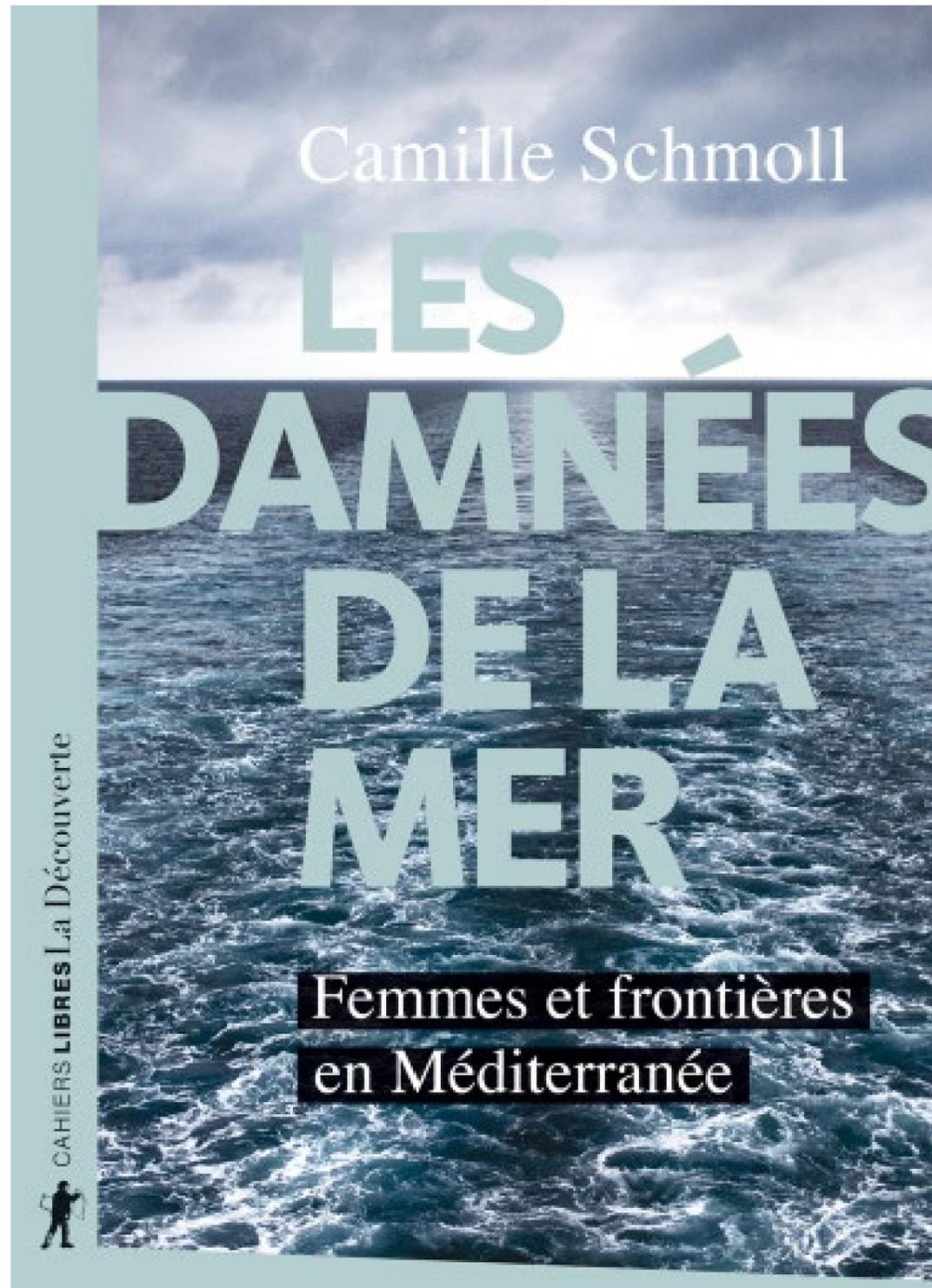
GOERG Odile (dir.), 2007, *Perspectives historiques sur le genre en Afrique*, Paris, L'Harmattan.

MOUAKHAR KALLEL Monia, 2022, *Féminisme(s) et nationalisme : une équation risquée ? (1920-2020)*, Tunis, Arabesques.

TSHILOMBOMBOMBO Gertrude, 2003, *La femme dans la presse féminine africaine. Approche sémiopragmatique*, Paris, L'Harmattan.

Extraits choisis<sup>1</sup>.

*Les damnées de la mer. Femmes et frontières en Méditerranée*  
de Camille Schmoll (2020, La Découverte, coll. « Cahiers libres »)



## Introduction

« [L]a voix des femmes que j'ai rencontrées porte l'écho de celles qui n'ont pas atteint les rivages d'Europe. Car si les femmes sont de plus en plus nombreuses dans les traversées de la Méditerranée – atteignant aujourd'hui jusqu'à 20 % des arrivées maritimes en Europe méridionale<sup>2</sup> –, [...] elles représentent [vraisemblablement] une part plus importante des flux en amont de la traversée maritime. En d'autres termes, leur mortalité en mer serait plus élevée que celle des hommes. C'est que les femmes sont plus vulnérables à la traversée maritime : ainsi, en 2016, un cadavre sur deux retrouvés en Méditerranée, parmi ceux – une minorité – dont on a pu identifier le sexe, est un corps de femme » (p. 9-10).

« [Les femmes ont] été très longtemps absentes du grand récit des migrations. On les voyait plutôt, telles des Pénélope africaines, attendre leur époux, sédentaires et patientes. Au mieux, on les retrouvait, quelques années plus tard, en suiveuses rejoignant leur homme, reprenant leur place aux côtés de leur mari, entourées parfois d'une flopée de bambins. Mais, pendant longtemps, il n'a pas été question de celles qui émigraient seules, ou du moins sans leur mari. Encore moins de celles qui prenaient le risque de traverser la Méditerranée : il faut dire que nos représentations, aveuglées par les images médiatiques de jeunes hommes entassés dans les bateaux ou agglutinés sur les grillages de Ceuta et Melilla, sont encore fort empreintes du biais masculiniste » (p. 12-13).

## Chapitre 2

« [C]ertaines des femmes rencontrées n'avaient pas de mauvaise situation au départ, sur le plan socioéconomique. Si certaines déclarent avoir fui la sécheresse, la famine, la pauvreté ou la guerre, d'autres étaient ouvrières ou petites commerçantes, infirmières, professeuses, étudiantes. [...] Elles confirmaient [...] [que] ce ne sont pas les plus démunies – que ce soit en capital social ou en capital économique – qui prennent la route de l'Europe. Ce ne sont pas nécessairement les mieux armées non plus [...] » (p. 58-59).

« Si la plupart des femmes [...] rencontrées sont parties seules, ou du moins sans compagnon, on aurait tort d'en déduire que la migration est une décision individuelle [...]. [A]u début de mes enquêtes à Malte, je m'étonne de ne rencontrer que des filles aînées parmi les femmes somaliennes. Bien sûr, étant les plus âgées, elles risquent davantage les violences des shebabs<sup>3</sup> [...]. Mais c'est aussi que ce sont souvent les aînées que l'on charge du fardeau de la migration [...] : cette "règle d'âinesse" fait porter aux plus âgées des stratégies migratoires qui amèneront, avec un peu de chance, à la survie de l'ensemble du groupe familial et surtout de la fratrie » (p. 63).

« Il n'y a jamais de motivations économiques pures et exclusives au départ : celles-ci sont grevées de motivations politiques au sens large, qu'il s'agisse de questions liées à la place des femmes dans les sociétés de départ ou d'une recherche de reconnaissance et d'autonomie. [...] Certaines femmes partent parce qu'elles ont été isolées et appauvries par des choix conjugaux désapprouvés par la communauté, certaines autres parce que le désaveu de leur vie conjugale les menait à craindre pour leur sécurité. D'autres sont poussées à émigrer par le stigmate associé au fait d'être célibataires, veuves ou divorcées. [...] [L]a situation-limite des célibataires illustre un certain paradoxe : la situation des femmes peut s'améliorer à certains égards dans les sociétés d'origine, [...] mais cela les amène en retour à perdre la place qui leur était assignée par le passé. Elles en deviennent en quelque sorte superflues [...]. Cette situation de "femme en surplus" semble être un trait commun de nombreux types de migrations féminines [...] » (p. 69-71).

« Si l'on poursuit son chemin malgré tout, c'est aussi que le retour est vraiment difficile à envisager une fois qu'on a pris la route. C'est généralement le cas de toutes les migrations, mais ça l'est a fortiori des femmes désargentées, violentées, violées, surtout – infamie suprême – quand elles attendent des enfants de ces viols. [...] Au fil de mon enquête, je retrouve de plus en plus de femmes qui n'ont pas payé pour traverser la mer : [...] j'ai pu noter qu'elles avaient souvent été violées avant le départ. [...] [L]a traversée est considérée comme déjà financée par la mise en prostitution des femmes avant le départ, qui peut parfois durer plusieurs semaines. D'autres devront rembourser la traversée à l'arrivée par le biais d'une exploitation le plus souvent sexuelle » (p. 82-83).

## Chapitre 3

« [P]endant longtemps[,] les politiques de rétention maltaises ont été gender blind<sup>4</sup>, c'est-à-dire complètement inattentives aux besoins, nécessités et vulnérabilités spécifiques des femmes : le personnel pénitentiaire était composé essentiellement d'hommes, et les femmes n'étaient pas séparées des hommes dans les dortoirs. Certaines d'entre elles tombaient enceintes du fait des violences subies. À Lyster Barracks<sup>5</sup>, les femmes n'avaient pas de douche séparée, ni même de rideau de douche ; les femmes enceintes ou allaitantes, nombreuses, n'avaient pas accès à de l'eau en bouteilles. [...] Mais, d'un autre point de vue, on pourrait dire que les femmes étaient privilégiées : considérées comme des individus vulnérables, leur sortie de rétention était d'ordinaire plus rapide, même si [...] les emprisonnements duraient tout de même plusieurs mois » (p. 100).

1. Les extraits ont été choisis par Adrien Thibault et Selma Hentati, qui ont pris la liberté d'ajouter des notes de bas de page à l'attention des lecteur-ices de *La Lettre de l'IRMC*. Nous remercions les éditions La Découverte de nous avoir accordé l'autorisation de diffusion de ces extraits.

2. Europe du Sud.

3. Le terme « shebab » vient du nom du groupe islamiste *Harakat Al-Shabaab Al-Mujaheddin* (Mouvement des jeunes combattants), né en 2006 en Somalie. Il désigne les combattants armés, souvent jeunes, de ce groupe islamiste, qui ont contrôlé des zones plus ou moins vastes du pays depuis sa création.

4. Aveugles à la dimension de genre.

5. Lyster Barracks est, avec Safi Barracks, l'un des deux centres de rétention principaux de Malte, situé à Hal-Far, à l'extrémité sud de l'île.

« [À] Ponte Galeria<sup>6</sup>, avant que le centre ne ferme ses portes aux hommes, [...] on pouvait observer une stricte division genrée de l'espace qui correspondait également à des usages et des règles différents : le secteur masculin faisait l'objet d'une surveillance plus intense que le secteur féminin. [...] L'organisation des journées se déroulait selon des rythmes différenciés selon le genre. Les activités proposées étaient également genrées : les hommes bénéficiaient d'un terrain de foot en gazon artificiel ; les femmes pouvaient de leur côté se dédier à la thérapie artistique, à la zumba ou aux origamis » (p. 103-105).

#### Chapitre 4

« Par rapport à celles des hommes, les sorties des femmes [des centres d'accueil] font l'objet de formes de régulation particulières. Le périmètre qu'elles peuvent parcourir est souvent plus limité et se heurte à des horaires et des modalités spécifiques. [...] Ce qui inquiète le personnel des centres n'est pas tant le risque du viol ou de l'agression que le fait que ces femmes puissent se livrer à la prostitution. [...] [L]'enjeu est que les femmes n'accèdent pas au regard masculin, selon le stéréotype enraciné qui voit les femmes africaines comme particulièrement disponibles et attirantes et leur corps comme un objet fortement sexualisé. [...] D'autres [personnels], à l'inverse, soulignent leur incapacité à "se défendre des hommes de leur groupe" – sous-entendu les souteneurs africains. L'essentialisation et l'infantilisation ainsi opérées participent en creux à la construction d'un stéréotype de la migrante méritante et chaste. Tantôt victimes, tantôt putains, tantôt victimes et putains, les femmes font l'objet d'une intense stigmatisation, au croisement de la "race" et du genre » (p. 145-146).

« Dans les centres d'accueil, la discipline imposée aux déplacements des femmes peut entrer en conflit avec le besoin de les pousser vers l'extérieur, dans un souci d'autonomisation [...]. L'oisiveté des femmes est d'ailleurs fortement stigmatisée, et l'inactivité interprétée comme une forme de paresse [...] [- cette] indolence et [cette] passivité [supposées] des femmes africaines s'inscrivaient dans une longue histoire d'imaginaire exotique et colonial [...]. Ainsi, quand je demande à l'un des gérants pourquoi les femmes hébergées dans son centre ne trouvent pas d'emploi à l'extérieur, il me rétorque : "Que veux-tu qu'elles fassent ? Femmes de ménage ? [...] [E]lles ne sont même pas capables de prendre en charge le nettoyage de leur chambre ! Ça, c'est un job pour les femmes d'Europe de l'Est, pas pour les Africaines". Cette stigmatisation, qui renvoie l'oisiveté des femmes à leur origine, est bien paradoxale, quand on sait que ce sont précisément les politiques de l'attente qui génèrent cette situation d'inoccupation et d'ennui » (p. 147).

#### Chapitre 5

« Si le corps des femmes est souvent violenté et affecté par la maladie et l'épuisement, tout au long de la trajectoire migratoire, il peut également donner vie [...]. Pour certaines femmes rencontrées, être enceinte, avoir des enfants, c'est alors s'approprier son corps pour aller de l'avant. Même quand ces enfants sont le fruit de violences, ils peuvent être vécus comme une force, bien loin des discours moralisateurs [...] selon lesquels la natalité des femmes migrantes constituerait un frein à leur mobilité et à leur émancipation... [...] D'autres femmes racontent, à l'inverse, combien la contraception, l'abstinence ou l'avortement peuvent les aider à garder le contrôle sur leur vie. [...] Toutes ces situations [...] mettent en avant l'importance cruciale de l'accès aux soins gynécologiques, qui conditionne fortement l'autonomie des femmes en matière de reproduction » (p. 170-171).



Centre de rétention à Rome. © Camille Schmoll

#### Conclusion

« Les femmes représentent aujourd'hui [51 %] des migrants internationaux [...]. Elles comptent par ailleurs pour environ 30 % des personnes en demande d'asile en Europe en 2019. [...] Mais, bien qu'il soit difficile d'ignorer leur présence, de nombreux clichés restent encore solidement ancrés. Le plus solide d'entre eux consiste à se représenter les migrations féminines comme une tendance récente. L'expression "féminisation des migrations" [...] est devenue aujourd'hui un lieu commun [...]. Pourtant, [...] la présence de femmes dans les mouvements de population internationaux n'est nullement une nouveauté. En France, à titre d'exemple, les femmes représentaient déjà 47 % de la population immigrée en 1911. [...] D'autres travaux ont argué que, si les migrations féminines actuelles différaient des précédentes, c'était dans leur forme : les femmes du passé auraient été des "suivantes" accompagnant leur mari, alors que la migration féminine contemporaine serait une migration autonome [...]. Là encore, cette analyse ne résiste guère à l'examen comparatif des lieux et des périodes » (p. 190-192).

« Féminiser le regard, ce n'est donc pas adhérer au scénario myope et anhistorique d'une féminisation des flux, mais proposer un changement d'approche sur les flux, un regard plus complet [...]. Il s'agit d'une part de [...] [f]éminiser pour reconnaître : car, [...] à bien des égards les femmes sont encore effacées ou minorées du grand tableau médiatique et universitaire des mobilités contemporaines. [...] On peut se demander pourquoi cette invisibilité : c'est peut-être que "ramener les femmes sur la scène migratoire" met sérieusement en danger le récit habituel des migrations, fondé sur des figures masculines inquiétantes ou menaçantes [...]. [Par ailleurs,] dans les sociétés de départ et d'accueil, prendre en compte la migration féminine déstabilise les ordres locaux fondés sur une distribution symbolique des rôles entre sédentarité et mobilité, entre mobilité [...] active et mise en circulation passive. [...] Féminiser le regard, c'est défendre une perspective qui nous éloigne de certains discours victimisants et surplombants sur la migration féminine [la figure de la migrante-victime], en mettant au jour la capacité des femmes à traverser les frontières et à construire leurs propres trajectoires ; mais c'est tout également refuser une vision linéaire et univoque de la migration comme nécessairement émancipatrice [la figure de la migrante-héroïne]. [...] Au final, ces deux images forment les deux faces du même cliché [...] » (p. 197-200).

6. Ponte Galeria est le plus grand centre de rétention d'Italie et l'unique centre italien aujourd'hui spécifiquement réservé aux femmes.

## Compte-rendu. *Les damnées de la mer* de Camille Schmoll

Adrien Thibault

Cette contribution présente le dernier ouvrage de Camille Schmoll, paru en 2020 (*La Découverte*). Elle souligne l'originalité de l'approche menée par l'autrice, qui revisite le thème des migrations du point de vue des femmes et de la vie quotidienne des migrantes africaines aux frontières de l'Europe, en mettant à distance les idées reçues et stéréotypes qui ont longtemps caractérisé le traitement de ces questions.

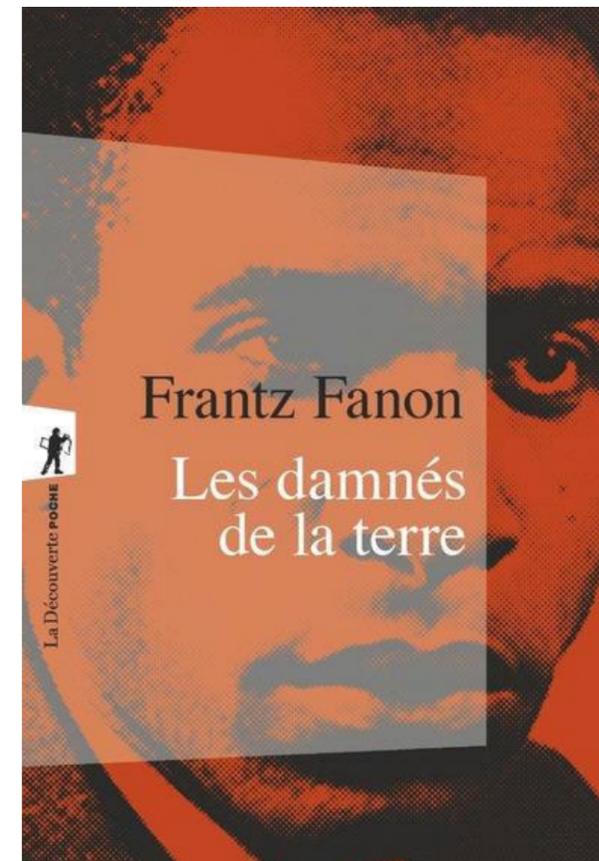
This contribution introduces Camille Schmoll's latest book, published in 2020 (*La Découverte*). It outlines the originality of the author's approach, which revisits the issue of migration from the point of view of women and the daily lives of migrant women, moving away from the preconceived ideas and stereotypes that have long characterised the treatment of these issues.

تعرض هذه المساهمة أحدث أعمال كاميل شمول، المنشورة عام 2020. وهي تؤكد على أصالة المقاربة التي اتبعتها المؤلفة، والتي تعيد النظر في موضوع الهجرة من وجهة نظر المرأة والحياة اليومية للمهاجرات الأفارقة على حدود أوروبا، من خلال إبعاد الأفكار المسبقة والقوالب النمطية المتلقاة التي ميزت المعاملة منذ فترة طويلة من هذه القضايا.

Avec *Les damnées de la mer*, Camille Schmoll, géographe et directrice d'études à l'EHESS, livre une contribution doublement précieuse aux études migratoires et aux études de genre. L'ouvrage est adapté de sa thèse d'habilitation à diriger des recherches, soutenue en 2017 à l'Université de Poitiers, et fait la synthèse de recherches menées entre 2010 et 2018, qui restent tristement d'une brûlante actualité. Écrit dans un style fluide et peu jargonnant, et bientôt disponible en trois langues<sup>1</sup>, il s'adresse autant aux chercheur-es en sciences sociales qu'aux activistes ou aux journalistes situés des deux côtés de la Méditerranée. On peut également espérer qu'il recueille l'attention des responsables politiques, qui y trouveraient aisément matière à bousculer quelques idées reçues. Comme son titre l'indique, l'ouvrage place la focale sur les femmes africaines<sup>2</sup> arrivées en Europe<sup>3</sup>, après avoir traversé la Méditerranée sur des embarcations de fortune – qui continuent durablement de porter les traces, autant physiques que morales, de leurs éprouvantes pérégrinations terrestres et maritimes. Ce titre évocateur est une référence

au célèbre ouvrage de Frantz Fanon intitulé *Les damnés de la terre*<sup>4</sup>, une expression reprise à *L'Internationale*<sup>5</sup> et désignant les personnes colonisées. De fait, les « damnées de la mer » peuvent être considérées comme des descendantes des « damnés de la terre », puisqu'elles sont presque<sup>6</sup> toutes issues de territoires anciennement colonisés.

Ainsi que l'autrice le rappelle en conclusion de son ouvrage, la recherche sur les migrations féminines est un domaine de recherche graduellement investi depuis une quarantaine d'années – même s'il reste encore, à bien des égards, marginal. Le premier numéro spécial de la revue *International Migration Review* consacré aux femmes en migration fête d'ailleurs cette année ses 40 ans<sup>7</sup>. Pour autant, Camille Schmoll ne manque pas d'originalité, puisqu'elle effectue un pas de côté par rapport à l'essentiel de cette production scientifique, en analysant le fait de « migrer au féminin »<sup>8</sup> en s'intéressant non au « passage des frontières » (p. 14) ou à l'expérience migratoire en aval de ce passage des frontières, mais à la « vie quotidienne dans la frontière » (p. 30). En s'appuyant sur la



notion de *borderland* théorisée par Étienne Balibar au sujet de l'Europe<sup>9</sup>, la chercheuse abandonne la conception restrictive de la frontière comme ligne de démarcation pour lui substituer une conception extensive comme « espace-temps » (p. 14) produit d'un travail politique de « frontiérisation » (ou *bordering*), c'est-à-dire de « redéfinition et de marquage des frontières » (p. 17). Cette conception élargie l'amène à mener l'enquête dans la nébuleuse des institutions italiennes et maltaises de traitement bureaucratique et disciplinaire de l'immigration dite « irrégulière » (même si le phénomène migratoire, par sa remarquable permanence, a pourtant tout de régulier), des *hotspots* aux centres d'accueil pour demandeur-eses d'asile, en charge de l'enregistrement, l'identification, la rétention, l'expulsion ou l'accueil des individus arrivés en Europe sans visa ni titre de séjour.

La première force de l'ouvrage est de s'appuyer sur une enquête ethnographique au long cours d'une grande richesse sur une réalité difficile d'accès et trop souvent abordée uniquement de manière statistique ou juridique. Le premier chapitre, qui restitue le récit de vie de l'une de ces femmes (nommée Julienne), témoigne de l'attention portée par l'autrice à la parole de ses nombreuses enquêtées : il se fonde sur une série d'entretiens réalisés à plusieurs moments et à plusieurs endroits du parcours en Europe de cette petite commerçante camerounaise devenue demandeuse d'asile en France et ayant fait l'expérience, en route et à l'arrivée, de formes multiples de violence de genre<sup>10</sup>. Ce texte, retravaillé avec l'enquêtée, se présente comme une réponse à une « demande de la part des femmes rencontrées » de « raconter leur histoire » (p. 34) et permet de saisir la cohérence d'une trajectoire migratoire en dépit (et en

9. BALIBAR Étienne, 2009, "Europe as borderland", *Society and Space*, vol. 27, n° 2 ; 2015, « L'Europe-frontière et le défi migratoire », *Vacarme*, n° 73, p. 136-142.

10. Telle que définie par la chercheuse Ilaria Simonetti, l'expression « violence de genre » désigne « l'ensemble des violences, qu'elles soient verbales, physiques ou psychologiques, interpersonnelles ou institutionnelles, commises par les hommes en tant qu'hommes contre les femmes en tant que femmes, exercées tant dans les sphères publique que privée ». Cf. SIMONETTI Ilaria, 2016, « Violence (et genre) », in J. Rennes (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 830.

1. L'ouvrage est traduit en italien sous le titre *Le dannate del mare. Donne e frontiera nel Mediterraneo* (2022, éditions Astarte) et sera bientôt disponible en anglais (à paraître chez Palgrave Macmillan).

2. Plus exactement d'Afrique de l'Ouest, de l'Est et du Maghreb.

3. Plus précisément en Italie et à Malte.

4. Initialement publié en 1961 aux éditions Maspéro, il a notamment été réédité en 2004 aux éditions La Découverte.

5. Chant révolutionnaire écrit par Eugène Pottier en 1871.

6. Exception faite des femmes éthiopiennes interrogées, dont le pays (ex-Abyssinie) n'a connu qu'un bref épisode d'occupation italienne entre 1936 et 1941. On peut également considérer que le Liberia ne partage pas la même histoire coloniale que le reste du continent, mais il n'est pas explicitement question des femmes libériennes dans l'ouvrage.

7. 1984, "Special Issue: Women in Migration", *International Migration Review*, vol. 18, n° 4.

8. ROULLEAU-BERGER Laurence, 2010, *Migrer au féminin*, Paris, Presses universitaires de France.

raison) des dangers encourus, ainsi que le caractère cumulatif des violences de genre. La suite de l'ouvrage décompose cette expérience migratoire en étapes successives. À partir de 80 récits de femmes, le deuxième chapitre s'emploie à restituer la particularité de leur expérience sur le chemin de l'Europe, au cours de leur traversée terrestre puis maritime (chapitre 2). Partant du même matériau complété par des observations et des entretiens auprès du personnel d'encadrement italien et maltais, les chapitres suivants examinent quant à eux le quotidien spécifique des femmes dans les centres de rétention (chapitre 3) puis dans les centres d'accueil pour demandeur-euses d'asile (chapitre 4). Un dernier chapitre, conformément à l'intérêt communément porté par les études de genre et les *subaltern studies* à l'agentivité (ou *agency*) des dominé-es, s'attache à mettre en évidence les formes de micro-résistance auxquelles se livrent ces femmes dans les lieux-frontières (chapitre 5).

Centre ouvert pour demandeur-euses d'asile, Hal-Far (Malte).  
© Myriam Thyes/wikicommons



L'ensemble de l'ouvrage brosse un portrait nuancé de la situation de ces femmes, qui n'est ni misérabiliste ni enchanté. Mettant à distance les figures stéréotypées symétriques que sont la migrante-victime et la migrante-héroïne, il emprunte une troisième voie, cristallisée dans le concept d'« autonomie en tension » (p. 161-167). En soi, cette autonomie en tension ne leur est pas spécifique : quoiqu'il s'intéresse exclusivement aux femmes, l'ouvrage ne parle pas que des femmes mais renseigne plus largement sur les « trajectoires sociospatiales » (p. 210) et l'*agency* sous contrainte de l'ensemble des ressortissant-es africain-es arrivé-es en Europe en dehors des voies légales – voies que l'on sait par ailleurs extrêmement étroites. Néanmoins, la tension qui s'exerce sur ces femmes apparaît particulière et particulièrement importante, ce qui justifie pleinement la focale adoptée par la chercheuse : situées à l'intersection de plusieurs rapports de domination, en particulier de genre et de race, elles subissent des violences spécifiques en route (à l'instar du fait d'attendre un enfant issu d'un viol) et une fois arrivées en Europe (à l'instar des contrôles plus importants dont elles font l'objet au sein des centres d'accueil au nom de la lutte contre la prostitution), qui restent largement invisibilisées. En outre, contrairement à leurs homologues masculins, leur autonomie

ne va pas de soi dans la production médiatique et scientifique, puisqu'elles restent souvent attachées à des clichés sexistes et coloniaux de sédentarité et de passivité. Dès lors, la notion d'autonomie en tension appliquée au cas de ces femmes en situation d'attente offre une double rupture, salutaire, avec le sens commun.

Bien sûr, la nécessité de résumer en quelque 200 pages le produit de près de dix ans de recherches – tour de force que Camille Schmoll réussit de manière remarquable – court le risque de produire, pour les lecteur-ices les plus pointu-es et les moins pressé-es, quelques inévitables frustrations. Les lecteur-ices sociologues pourront par exemple regretter que l'analyse ne s'attarde guère sur les expériences différenciées de la frontière parmi les femmes rencontrées ainsi que sur les logiques sociales de ces expériences différenciées. S'il apparaît clairement que les motivations au départ de ces femmes peuvent être multiples et diverses selon les situations d'origine, le propos note à juste titre ces différences (sous la forme « certaines... d'autres... »), mais sans en proposer d'explication causale. On peut pourtant faire l'hypothèse que les vécus de la traversée, de même que ceux de

la rétention et de l'accueil, varient fortement entre les femmes africaines interrogées, en fonction de leur assignation raciale (en tant que noires ou arabes), de leur niveau d'éducation (en tant que diplômées ou non diplômées), de leur classe sociale (en tant que femmes issues des classes supérieures ou populaires dans leur pays de départ), de leur âge (en tant que mineures ou adultes<sup>11</sup>), etc. Les lecteur-ices politistes auront pour leur part la satisfaction de découvrir une recherche inscrite en géographie politique qui propose une « approche politique » et une « lecture micropolitique » de la marge (p. 23-24), et reste attentive aux capacités de résistance des administrées, même si une articulation des échelles d'analyse et un approfondissement de l'enquête auprès des personnels des centres et au sein du champ bureaucratique resteraient à produire pour proposer une contribution plus complète à l'étude de l'action publique migratoire. Des lecteur-ices géographes, de leur côté, seront peut-être déçu-es que les analyses spatiales de la traversée et de la vie en centres ne soient pas

prolongées par-delà les lieux-frontières, à propos des aspirations, des projections et des représentations de la vie après la frontière. Enfin, les lecteur-ices spécialistes des études de genre rappelleront sans doute que, ces femmes ne partageant vraisemblablement pas toutes la même conception de la féminité, un prolongement possible serait d'intégrer à l'analyse les questions relatives aux féminités non hégémoniques (sexualités non hétéronormées, identités transgenres, situations de handicap, etc.) On ne saurait toutefois reprocher à Camille Schmoll de n'avoir pas répondu à l'ensemble des interrogations, ni de prétendre apporter des réponses tranchées et définitives. Au contraire, les précautions qu'elle prend soin d'employer dans l'écriture et dans l'annexe méthodologique (p. 205-216) montrent qu'elle fait preuve d'une saine modestie et d'une louable réflexivité qui viennent parachever la liste des nombreuses qualités de cet ouvrage, aussi convaincant intellectuellement qu'il est émotionnellement bouleversant.

11. Si l'ouvrage ne précise pas la composition générationnelle de l'échantillon, on peut faire l'hypothèse que les femmes très âgées y sont peu nombreuses, sinon absentes.

## Féminiser le regard sur les migrations, qu'est-ce à dire ?

Camille Schmoll

Dans cet article, Camille Schmoll expose ce qu'est « féminiser le regard » dans la recherche en sciences humaines et sociales. Elle traite spécifiquement des femmes en migration, de la diversité de leurs parcours et de la nécessité d'ajuster la focale pour mieux saisir la multiplicité des récits et des motivations à l'œuvre dans l'entreprise migratoire, au-delà des considérations purement quantitatives.

In this article, Camille Schmoll explains what it means to 'feminise the gaze' in research in the humanities and social sciences. She deals specifically with women migrants, the diversity of their backgrounds and the need to adjust the focus to better grasp the multiplicity of stories and motivations at work in the migration process, beyond purely quantitative considerations.

في هذا المقال، تشرح كاميل شمول ما تعني عبارة "تأنيث النظرة" في أبحاث العلوم الإنسانية والاجتماعية. وتتعامل بشكل خاص مع نساء في الهجرة، وتنوع رحلاتهن والحاجة إلى ضبط التركيز لفهم تعدد القصص والدوافع في العمل بشكل أفضل في مشروع الهجرة، بما يتجاوز الاعتبارات الكمية البحتة أو الرقمية.

Dans *Les damnés de la mer*, je proposais de féminiser notre regard sur les migrations contemporaines. Qu'est-ce que cela signifie ? Quelles sont les conséquences et les implications d'un tel changement de point de vue ?

### Faire la part des femmes

Féminiser le regard, c'est d'abord, bien sûr, reconnaître la part des femmes dans les processus migratoires. Le chemin est encore long car, alors que les femmes représentent la moitié des migrants dans le monde, elles sont encore sous-étudiées. Certes, les travaux sur la question sont de plus en plus nombreux : cela fait une quarantaine d'années que des chercheuses de sensibilité féministe reconnaissent et décrivent la part des femmes dans les migrations<sup>1</sup>. Mais ces travaux continuent d'être marginalisés dans le champ général des études migratoires. Quant au débat public et aux politiques migratoires, ils négligent ou minimisent systématiquement la part des femmes. Il est encore fréquent de les voir réduites à quelques clichés ou à quelques figures archétypales (la suiveuse, la domestique, la prostituée). Autre idée reçue, on entend souvent dire que la féminisation des migrations est une tendance récente, le produit de la mondialisation et de la tertiarisation de nos économies : rien de plus faux, et les travaux des

historiennes nous rappellent qu'il y a toujours eu des femmes en migration, et qu'elles ont même été majoritaires par certains moments du passé<sup>2</sup>.

Féminiser le regard, ce n'est toutefois pas seulement reconnaître l'importance numérique des femmes en migration. Cela demande également de faire un effort d'ajustement de la focale de nos analyses et de nos observations : les femmes migrantes, par exemple, ne logent pas nécessairement dans les mêmes quartiers que les hommes ; elles n'effectuent pas les mêmes activités et n'empruntent pas toujours les mêmes itinéraires migratoires. Elles n'ont pas non plus les mêmes raisons de migrer que les hommes. Il faut donc travailler à l'identification de singularités migratoires féminines, pour aboutir à une version plus juste, plus complète et plus complexe des dynamiques migratoires contemporaines.

### Inquiéter l'univers masculin

En féminisant le regard sur les migrations, nous marchons sur une ligne de crête, celle de la naturalisation, du renvoi des femmes à une nature féminine, seule et unique. Or, « la femme migrante » n'existe pas. J'ai eu l'occasion d'enquêter sur des formes de migrations féminines très différentes : commerçantes à la valise tunisiennes circulant de part et d'autre de



City Plaza (Athènes). © Camille Schmoll

la Méditerranée, travailleuses domestiques philippines installées en Italie et à Chypre, demandeuses d'asile de divers pays africains ayant traversé la Méditerranée centrale, migrantes italiennes vivant à Paris, ou encore exilées ukrainiennes arrivées en France après l'attaque russe de février 2022. Le croisement, la triangulation de ces différentes formes de migration féminine permet d'éviter toute généralisation hâtive concernant la situation des femmes en migration. Certaines partent seules, d'autres emmènent mari et enfants ; certaines ont été poussées au départ par des ruptures familiales, d'autres partent pour préserver leur famille ; certaines ont des trajectoires migratoires heurtées et interminables, d'autres sont engagées dans des formes complexes de circulation transnationale. Certaines partent pour préserver des choix de vie et des orientations atypiques, ou signifier un refus de se conformer aux normes de genre dominantes dans leur société d'origine, quand d'autres

revendiquent simplement la possibilité d'accéder à une vie « normale », avec toutes les ambivalences que cette expression peut comporter. Il faut donc rappeler qu'au croisement du genre et des migrations, toutes les femmes ne se valent pas et qu'il y a autant de migrantes que de femmes.

Féminiser le regard, c'est également enquêter (et inquiéter) l'univers masculin. L'expérience migratoire vécue au féminin nous engage à aborder des aspects souvent peu travaillés dans les approches longtemps focalisées sur les expériences masculines. J'en donnerai quatre exemples : les émotions, le rapport au corps dans la migration, le travail du *care*, l'intimité. Non pas que les recherches sur les hommes n'abordent jamais ces aspects du processus migratoire. Mais ces quatre dimensions sont fortement genrées, dans la façon dont elles émergent à travers les expériences et les récits migratoires.

1. Parmi les pionnières, il nous faut signaler Hania Zlotnik, Nancy Green et Mirjana Morokvasic.

2. GABACCIA Dona, DONATO Katharine, 2015, *Gender and International Migration. From the slavery era to the global age*, New York, Russell Sage Foundation.

## Ouvrir la possibilité d'un récit émotionnel des migrations

Premièrement, les émotions. Au fil de mes terrains, il m'a semblé que la possibilité d'un « récit émotionnel » de la trajectoire migratoire était une évidence pour les femmes rencontrées, quand, pour les hommes, les enjeux identitaires liés au genre rendaient plus difficiles l'expression de certaines émotions. Cela est bien entendu lié aux socialisations genrées, mais aussi à la spécificité de la relation d'enquête qui se tisse entre elles et moi, « entre femmes » – même si beaucoup nous éloigne les unes de l'autre, à commencer par mon privilège migratoire et blanc.

Faire entrer l'enquête dans le domaine des émotions, c'est envisager l'espoir et la colère, la tristesse et la peur, la joie et le soulagement, à l'instar des *Relief Maps* dessinées par la géographe Marie Rodó de Zárata, qui montrent comment les émotions des femmes évoluent au fil des espaces qu'elles parcourent au quotidien. Aborder les émotions, c'est aménager la possibilité d'un récit sentimental qui restitue certes la souffrance – qui est aujourd'hui au cœur de la condition migrante et vulnérabilise les femmes – mais aussi le bien-être et l'espoir. C'est accepter de porter le regard sur les activités triviales mais concrètes du quotidien qui disent l'inquiétude et l'attente mais permettent aussi aux femmes de « tenir » en convoquant des émotions positives : cuisiner, partager un repas, rire et pleurer, faire du sport ensemble. Certaines de ces émotions surgissent dans les micro-transgressions et dans les plages interstitielles qui permettent de contourner les situations de contrôle et d'enfermement au quotidien. Par exemple, lorsque les travailleuses domestiques philippines à Chypre, exploitées et précaires, mettent en place des activités sociales pendant leurs jours de congé : danse dans les jardins publics, stands de cuisine sur les trottoirs, compétitions sportives dans les gymnases, élections d'une miss dans une salle prêtée par la paroisse pour l'occasion<sup>3</sup>. Ces parenthèses festives et collectives, ces moments de

rassemblement et de partage des épreuves sont des entre-soi féminins essentiels pour résister aux difficultés du moment.

## Frontières violentes, frontières de genre : la corporéité de l'expérience migratoire

Deuxièmement, il convient de revaloriser l'expérience corporelle comme élément essentiel de l'expérience humaine de la migration et de son gouvernement. Le corps est le siège des sensations, passions et désirs, le médium par lequel le vécu sensoriel, affectif et émotionnel de la migration s'effectue. La subjectivité physique de la migration – l'expérience de la sexualité (y compris la violence sexuelle), de la mort, des sévices, de la grossesse, de la naissance et de l'accouchement, du vieillissement – est partie intégrante de la migration, et les violences de genre liées au départ et à la traversée des frontières laissent leur empreinte sur le corps des femmes. Le corps permet également de mettre en place des stratégies et des tactiques de récupération (travailler son image par la pratique du jeûne, se maquiller et s'habiller, danser, prier ou se remettre en route), qui sont parfois du registre du kinésique ou de l'esthétique et peuvent être lues comme autant de façon de résister aux injonctions et menaces qui pèsent sur la vie des femmes.

## La migration comme expérience relationnelle

Ensuite, l'autonomie recherchée par les femmes est une autonomie profondément sociale, encadrée dans les sociabilités et les pratiques du quotidien. Aussi, féminiser le regard, c'est également attester du caractère relationnel de la migration, loin des clichés individualisants et du récit solitaire et linéaire d'une émancipation par le départ. Les femmes en migration, tout comme les hommes, ont de multiples entourages. Un entourage de proximité : amis, enfants, amants et maris, travailleurs sociaux et employeurs, etc. Mais aussi un entourage lointain : celles et ceux qui les attendent quelque

part, qui ont parfois investi dans leur voyage ou qui en attendent des bénéfiques. L'expérience des femmes nous oblige ainsi à prendre en compte le caractère éminemment relationnel de la migration : relationnel, à l'instar des rapports de pouvoir qui sans cesse régissent et (ré)ordonnent les trajectoires migratoires ; mais également au sens où les femmes sont prises dans des relations de sollicitude et d'attention, ce que l'on nomme le *care*. Que ce soit par leur travail (pensons aux travailleuses domestiques, des « couchantes » en Tunisie aux *badanti* en Italie) ou par l'attention portée aux autres, et en particulier aux plus vulnérables (enfants, compagnes de voyage, parents), leur vie est façonnée et traversée par des relations d'attention et de protection. Par exemple, la façon dont les femmes qui ont partagé la traversée de la Méditerranée ou l'expérience des geôles libyennes maintiennent une relation, veillent l'une sur l'autre, en se téléphonant et en prenant des nouvelles régulièrement, malgré les séparations et la dureté des voyages, participe de cette forme de soin discrète et sensible, qui se réalise malgré la distance.

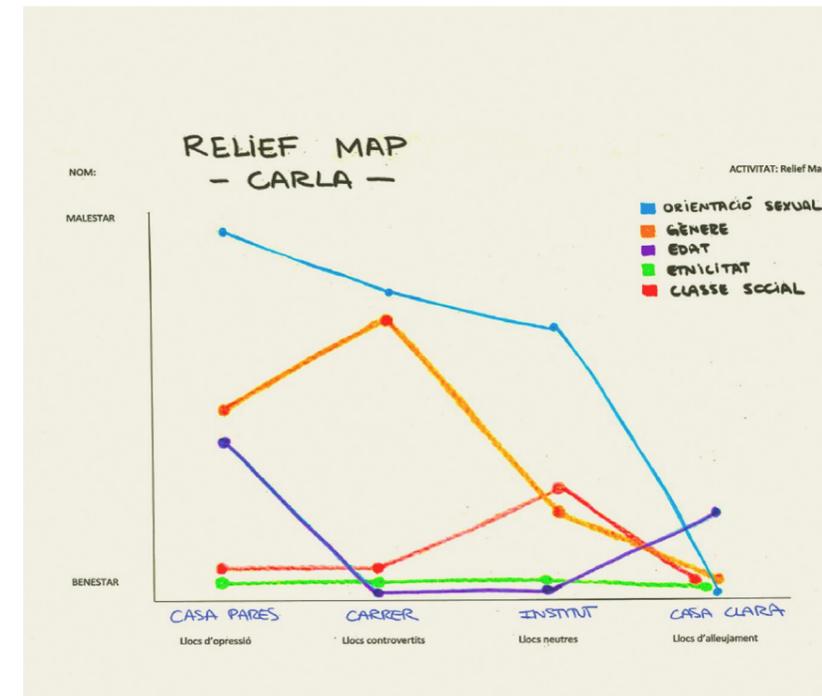
## Intimités en tension

Enfin, une partie des femmes sur lesquelles j'ai enquêté a traversé des frontières migratoires violentes, qui ont contribué à les constituer en sujets humanitaires, pour reprendre les analyses de Didier Fassin<sup>4</sup>. Cette transformation en sujets humanitaires est porteuse du risque d'effacement de ce qui fait l'autonomie de ces migrations : l'intentionnalité de la trajectoire, la capacité à naviguer à travers et malgré les obstacles, les micro-décisions du quotidien<sup>5</sup>. De nombreux travaux ont montré que la vulnérabilisation spécifiquement genrée opérée par la migration a des effets concrets sur les intimités des personnes enquêtées. Celles-ci s'expriment en particulier dans les restrictions concernant la possibilité d'avoir un « chez-soi » : les femmes se retrouvent souvent dans des situations de logement contraint, où l'intimité fait défaut. C'est justement en luttant pour accéder à

des interstices d'autonomie que les femmes témoignent de leur capacité de résistance à la violence des politiques frontalières et de contrôle migratoire. L'autonomie de ces femmes est une autonomie discrète, qui se conquiert parfois dans l'intimité des espaces domestiques, ou dans le monde « parallèle » d'Internet. Les formes d'entraide et de mobilisation passent en effet très fréquemment par la sphère du numérique. Les migrantes connectées s'y projettent vers un ailleurs, tout autant qu'elles y donnent à voir une image d'elles-mêmes qui les ré-assure et les conforte dans leurs ambitions migratoires.

Féminiser le regard, c'est donc refuser le cliché d'une femme réduite à sa condition de victime. C'est prendre en compte le genre comme facteur d'explication majeur de nos observations, dans ses intersections avec d'autres rapports sociaux. C'est accepter et accueillir la pluralité des expériences et des récits, pour restituer la complexité inhérente aux dynamiques migratoires.

« Relief map of Carla, a white 17 year-old lesbian woman », par Marie Rodó de Zárata. © Universitat Oberta de Catalunya



3. AKOKA Karen, BERNARDIE-TAHIR Nathalie, CLOCHARD Olivier, SCHMOLL Camille, 2013, « Un dimanche à Nicosie », *Le blog de Migrinter*, 9 octobre. Voir aussi CAILLOL Daphné, 2018, « The spatial dimension of agency: the everyday urban practices of Filipina domestic workers in Amman, Jordan », *Gender, Place & Culture*, vol. 25, n° 5, p. 645-665.

4. FASSIN Didier, 2010, *La raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*, Paris, Éditions de l'EHESS-Seuil-Gallimard.

5. TRIANDAFYLIDOU Anna, 2019, « The migration archipelago: social navigation and migrant agency », *International migration*, vol. 57, n° 1, p. 5-19 ; MAZZELLA Sylvie, 2001, *Sociologie des migrations*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que sais-je ? ») ; DE GOURCY Constance, 2005, *L'autonomie dans la migration. Réflexion autour d'une énigme*, Paris, L'Harmattan.